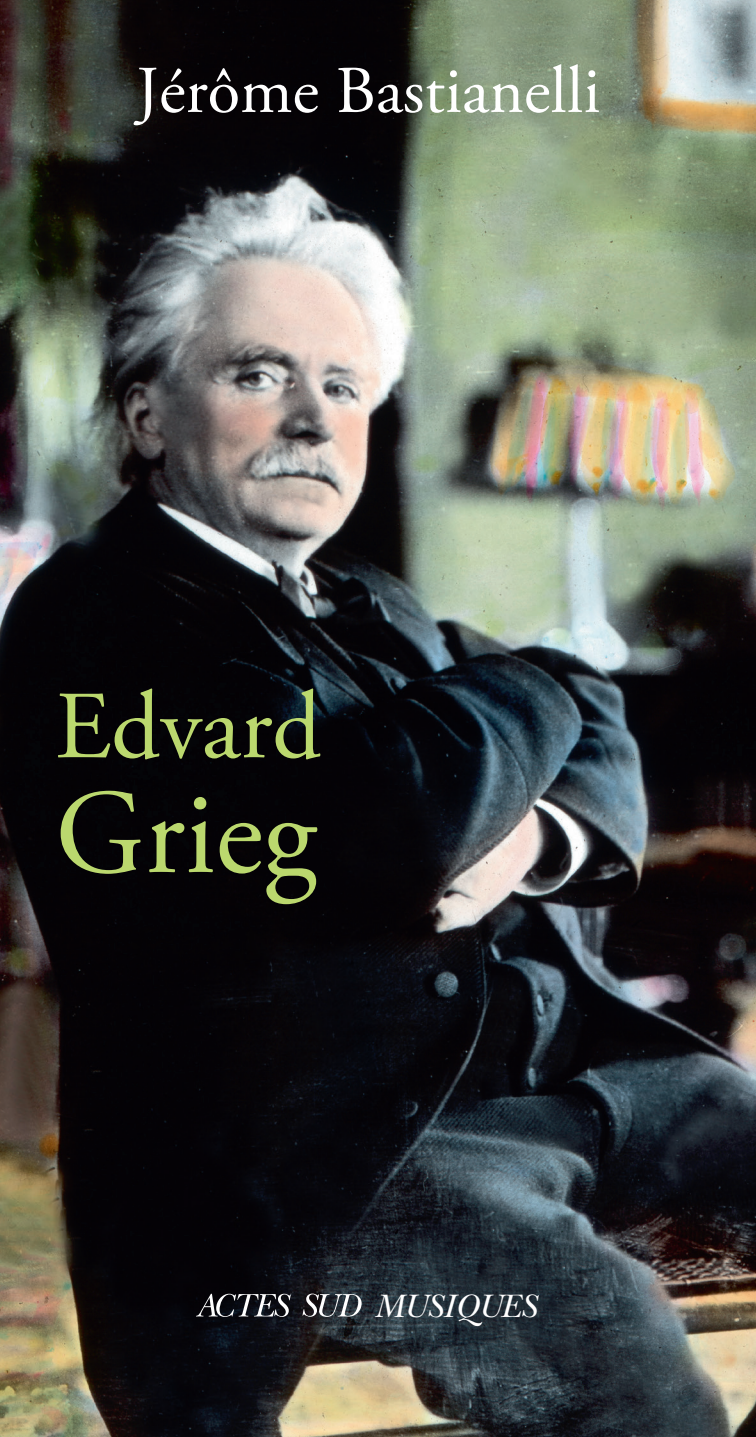
Jérôme Bastianelli

Edvard Grieg



ACTES SUD MUSIQUES

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Edvard Grieg est une figure paradoxale : la mélodie d'*Au matin*, extraite de *Peer Gynt*, est l'une des plus célèbres de la musique classique alors même que sa vie reste méconnue. Compositeur prolifique – il laisse derrière lui un répertoire de plus de cent cinquante œuvres –, mais aussi pianiste virtuose et chef d'orchestre, Edvard Grieg a parcouru l'Europe pour pro-mouvoir son art, et son rôle dans la valorisation du patrimoine de son pays en fait un véritable artisan du nationalisme norvégien.

Cette biographie révèle le singulier parcours de cet artiste, dont toute l'œuvre se situe au point d'équilibre entre le romantisme allemand et le folklore norvégien, et donne à voir une œuvre poétique inspirée par la nature, les mythes et les sonorités scandinaves, où résonne l'âme profonde de la Norvège.

Ouvrage publié sous la direction
de Bertrand Dermoncourt

EDVARD GRIEG

JÉRÔME BASTIANELLI

Haut fonctionnaire, écrivain et critique musical, Jérôme Bastianelli est déjà auteur de biographies de compositeurs chez Actes Sud (notamment Tchaïkovski e*n 2012). Il collabore au magazine* Diapason *et participe à* La Tribune des critiques de disques *diffusée sur France Musique. Depuis 2015, il est directeur général délégué du musée du quai Branly - Jacques Chirac. Il est également président de la Société des Amis de Marcel Proust.*

© ACTES SUD, 2025
Photographie de couverture : Edvard Grieg, Getty Images, 2025
ISBN 978-2-330-20318-4

JÉRÔME BASTIANELLI

Edvard Grieg

ACTES SUD MUSIQUES

À Stéphane Martin

INTRODUCTION

Edvard Grieg semble aujourd'hui victime du "syndrome du compositeur de l'œuvre unique", celle qui éclipse toutes les autres. Certes, il en est légèrement moins affecté que Johann Pachelbel avec son *Canon* ou que Bedřich Smetana avec *La Moldau*, mais enfin, la popularité de *Peer Gynt*, intarissable source de thèmes magnifiques dont se sont emparés jazzmen, cinéastes, groupes de hard-rock et publicitaires, fait souvent oublier tout le reste. Que de fois, quand je disais que j'écrivais une biographie de Grieg, m'a-t-on lancé un regard interrogatif, qui ne s'éclaircissait que lorsque je me mettais à fredonner le fameux thème pentatonique d'*Au matin* ? Les mélomanes, bien entendu, connaissent son *Concerto pour piano*, souvent entraîné dans la lumière par son couplage discographique avec celui de Robert Schumann ; les apprentis pianistes se souviennent qu'ils ont joué quelques-unes de ses *Pièces lyriques*, ou éventuellement sa *Sonate pour piano* ; au programme des concerts chambristes,

on voit parfois apparaître la troisième *Sonate pour violon* ou la *Sonate pour violoncelle*. Le reste de sa production demeure rarement, voire jamais, joué, alors qu'il renferme tant de trésors, à commencer par les poèmes symphoniques inspirés de Bjørnstjerne Bjørnson ou l'extraordinaire *Slåtter*, recueil de mélodies populaires magistralement arrangées pour le piano.

Sans doute, le goût de Grieg pour les formes brèves, sa réticence à développer pleinement ses trouvailles thématiques ont-ils contribué à ce que les racines de sa postérité ne pénètrent pas plus profondément dans le panthéon musical. En outre, il le reconnaissait lui-même, ses idées musicales manquaient parfois de souffle. "Ah oui, à partir de là, l'inspiration m'a abandonné, et j'ai dû finir sans", déclara-t-il un jour, avec cet humour et cette franchise un peu naïve qui le caractérisaient, à la compositrice Ethel Smyth, qui lui faisait remarquer que la coda de l'une de ses œuvres n'était pas du même niveau que ce qui précédait. Mais ne pourrait-on pas dire la même chose de bien d'autres compositeurs ? Et n'est-ce pas là le prix à payer pour avoir laissé derrière lui tant de chefs-d'œuvre ?

Plus méconnue encore que son œuvre, sa vie est une suite d'événements, souvent inattendus, qui viennent rompre la monotonie d'une existence paisible quoique marquée par la mélancolie, comme des accords impromptus ponctuant une basse continue harmonieuse mais un peu

dépouillée. Il aima les voyages, les longues promenades avec ses amis, le contact avec la nature, la tendresse de la vie conjugale avec une cantatrice pour qui il écrivit des dizaines de mélodies. La passion qu'il éprouva pour les paysages norvégiens lui inspira certaines de ses pages les plus touchantes, mais il ne rejeta jamais ce qu'il devait à Schumann, Chopin, Mendelssohn et quelques autres – plusieurs de ses pièces pour piano en attestent. D'un caractère généreux et épris de justice, à la fois en quête d'aventures et attaché à la douceur de son foyer, il donne l'image d'un homme avec lequel on aurait aisément pu se lier d'amitié – de même que ses musiques les plus tendres charment immédiatement l'oreille. Même son apparence physique le rendait sympathique, avec sa chevelure qui rappelle ce que Marcel Proust disait de celle du professeur Brichot : "Elle lui donnait à tout moment l'air à la fois d'un lion et d'un philosophe." Lion des montagnes norvégiennes, philosophe de la place de la musique folklorique dans le répertoire classique, Grieg est donc un artiste plus complexe que ce que certaines de ses exquises mélodies laissent penser. Partons faire sa connaissance, découvrons ce que l'on peut voir lorsque pour quelques instants on quitte du regard l'étoile éblouissante que constitue *Peer Gynt*.

I

On raconte sur Ole Bull bien des choses extravagantes. Né le 5 février 1810 à Bergen (comme Edvard Grieg, mais un peu plus de trente-trois ans auparavant), ce violoniste se fit autant connaître pour ses excentricités, ou du moins pour le caractère romanesque de son existence, que pour ses talents de musicien, qui pourtant auraient suffi à le distinguer. Grand, blond, "taillé en Hercule", avec un regard que l'on disait empreint de mélancolie, doté d'un caractère fier et "indomptable", pour reprendre un adjectif souvent utilisé dans les journaux de l'époque, il marqua ses contemporains par son charisme, ses frasques et son génie musical. À côté d'une carrière d'instrumentiste virtuose (on le nommait "le Paganini du Nord", "le Liszt du violon"), il composa de nombreuses œuvres inspirées du folklore norvégien, des paysages naturels (notamment les chutes du Niagara) ou du souffle romantique de son temps. Sa vie aventureuse constitue en outre

un terrain favorable à l'éclosion de légendes plus ou moins vérifiables.

Ainsi, on a dit que son jeu polyphonique extraordinaire ne pouvait s'expliquer que par la présence d'un complice dans les coulisses, qui jouait en même temps que lui, et peut-être mieux que lui aussi.

On a dit qu'il avait incrusté un diamant à la pointe de son archet pour que les scintillements créés par les mouvements de son jeu impressionnent le public.

On a dit qu'afin d'enrichir la polyphonie de ses interprétations, il avait équipé son violon d'un chevalet plat, qui lui permettait de jouer des triples ou des quadruples cordes.

On a dit qu'au lieu d'une colophane ordinaire, il utilisait un mélange de son cru, obtenu par dissolution de résine dans de l'alcool, dont il enduisait les crins de son archet avec un pinceau, leur conférant ainsi une couleur parfaitement blanche et une adhérence accrue sur les cordes.

On dit que lors d'un concert qu'il donna à Paris, la troisième des quatre cordes de son violon se rompit et qu'il poursuivit en n'utilisant que les autres, au prix de doigtés infernaux.

On a dit qu'un jour, lorsque le roi du Danemark, Frédéric VI, devant lequel il venait de jouer, lui demanda qui lui avait appris une telle maîtrise de son instrument, il répondit : "Ce sont les montagnes de Norvège, Majesté."

On a dit qu'il se fit expulser de Russie pour avoir, un jour, à Vilnius, répondu à l'invitation du général qui gouvernait la ville sans apporter son violon à la réception, "parce qu'il croyait que l'homme devait passer avant l'instrument".

On a dit que, lors de l'un de ses voyages dans le Kentucky, il se perdit dans les cavités de la gigantesque *Mammoth Cave* ; on retrouva sa trace dans l'obscurité parce qu'il s'était mis à jouer du violon.

On a dit qu'en 1852, il acheta 49 000 hectares de terrain en Pennsylvanie pour y établir une colonie norvégienne baptisée *Oleana* ; malheureusement, l'entreprise tourna court car les terres n'étaient pas arables (on avance parfois une autre raison : celui qui les lui aurait vendues… n'en était pas vraiment propriétaire !).

On a dit qu'il payait des jeunes femmes pour qu'elles fassent semblant de s'évanouir à ses concerts ; c'est probablement faux, en tout cas, lorsqu'il fut célèbre, ses admiratrices n'avaient pas besoin d'être rémunérées pour défaillir en l'entendant jouer.

De même, on a dit que sa logeuse parisienne récupérait l'eau de ses bains pour la revendre en flacons à de fétichistes adulatrices.

On a dit qu'en Italie, il faisait produire des séries de petits bustes à son effigie qui étaient vendus dans les magasins de musique pour accroître sa notoriété.

On a dit aussi qu'un jour à Paris, jeune homme sans le sou, il reçut la visite d'un mystérieux

individu vêtu de noir, au regard froid et presque cynique. Cet étranger lui conseilla de miser sur le rouge à la roulette du casino du boulevard Montmartre (Frascati), en utilisant le peu d'argent que Bull avait sur lui. À sa grande surprise, le rouge gagna à plusieurs reprises, augmentant ainsi considérablement sa fortune. Cette série de succès suscita des soupçons de tricherie et les responsables du casino tentèrent de lui confisquer ses gains. Cependant, le mystérieux visiteur intervint, prit la défense de Bull et veilla à ce qu'il puisse repartir avec sa bourse pleine. Bien plus tard, Bull découvrit que son protecteur n'était autre que le célèbre Eugène Vidocq.

Toujours concernant sa jeunesse parisienne, on a dit qu'au début des années 1830 il tenta de se suicider en se jetant dans la Seine, après avoir constaté que son violon lui avait été volé ; heureusement, des bateliers le sauvèrent.

On a dit enfin que sur l'île de Lysoen, non loin de Bergen, où vers la fin de sa vie il se fit construire une villa kitsch, avec une tour en forme de bulbe et une gigantesque salle de concerts, il demanda que soient tracés treize kilomètres de chemins recouverts de sable blanc, afin que l'on puisse s'y promener facilement au clair de lune.

Voilà dépeint en quelques traits l'homme qui allait avoir sur le jeune Edvard Grieg une influence considérable.

Chevauchant un pur-sang arabe noir, Ole Bull arriva à Bergen un jour de l'été 1858 pour